

**Prix Albert-Tessier — Paule Baillargeon**  
**Brouiller les limites entre le documentaire et la fiction**

Mathieu Perreault

Number 264, January–February 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, M. (2010). Prix Albert-Tessier — Paule Baillargeon : brouiller les limites entre le documentaire et la fiction. *Séquences*, (264), 15–15.

## Prix Albert-Tessier | Paule Baillargeon

### Brouiller les limites entre le documentaire et la fiction

«Est-ce que les plans ont une âme?» demande Paule Baillargeon. La réalisatrice du **Sexe des étoiles** vient de recevoir le prix Albert-Tessier. En entrevue dans un café d'Outremont, elle nous parle de l'ONF, de sa passion pour les droits des femmes, d'une mésaventure torontoise et des budgets de publicité des films indépendants.

MATHIEU PERREULT

Pendant sept ans, Paule Baillargeon a soumis chaque année un scénario de film sur Claude Jutra. Chaque fois, il a été refusé. À un certain point, on lui a conseillé de cesser de vouloir faire de la fiction, parce que son nom était associé au secteur du documentaire.

«Le documentaire, je veux bien, explique la réalisatrice de 64 ans. Mais je pense que quand les gens parlent de documentaire, ils parlent surtout des budgets du documentaire. Et j'ai besoin des budgets de la fiction. La promotion d'un film de fiction coûte pratiquement aussi cher qu'un documentaire. Si on veut que les gens aillent voir les films d'auteur et les documentaires, il faut leur donner des moyens, notamment pour se faire connaître. Et de toute façon, les souvenirs, dès qu'on les écrit, on mélange les genres. Moi, je suis une fille de fiction; je suis arrivée au documentaire par accident.»

Brouiller les limites entre le documentaire et la fiction est un art que Mme Baillargeon connaît bien. Son premier film à titre de réalisatrice, **La Cuisine rouge**, était un pamphlet dénonçant le machisme de la société — les femmes cuisinaient pendant une noce alors que les hommes attendaient d'être servis. Elle a souvent mis sa capacité à franchir les frontières au service de la cause qui l'habite, la défense des droits des femmes.

D'où lui vient cette passion? «Ça remonte loin dans mon enfance, avec ma mère, dit Mme Baillargeon. Ça fait partie de moi, je n'ai pas le choix. J'aimerais ça, ne pas voir ça comme ça, mais ça m'apparaît fondamental que tant qu'on va ignorer la question des femmes, on va reculer.»

Quel impact a eu sa mère? «Elle était révoltée. Elle n'avait pas toujours les mots pour le dire, mais elle avait de la colère, du ressentiment et de l'amertume. J'ai été en contact avec ça très petite. Ma mère était à la maison et travaillait comme une bête. C'était dur à l'époque en Abitibi. Très petite, dans ma propre vie de petite fille, j'ai ressenti que ce n'était pas égal. J'allais patiner le samedi après-midi avec mon père et ma mère et je me faisais dire que je ne pouvais pas parce que les gars utilisaient la patinoire pour jouer au hockey. Je suis devenue féministe avant de savoir ce mot-là.» Le père de Mme Baillargeon était avocat et ils faisaient partie de la «classe moyenne».

Depuis le printemps, Paule Baillargeon est cinéaste en résidence à l'ONF. Elle travaille à un scénario avec une productrice, un autoportrait, selon elle. Cette «chance» a coïncidé avec un retour à Montréal. «J'habitais à la campagne et je me suis dit que si je voulais revenir dans le milieu, il me fallait être visible.» Elle habite présentement dans Hochelaga-Maisonneuve, mais n'y est pas vraiment à l'aise, à cause de la pauvreté, de l'alcoolisme et de la misère culturelle.

Une mésaventure avec une productrice torontoise est intéressante pour prendre la mesure de sa personnalité. Elle avait été engagée pour faire un documentaire sur Claude Jutra. Un beau jour, elle a décidé de faire avec Jacques Leduc, la caméra à l'épaule, l'itinéraire entre la demeure de Claude Jutra et le pont Jacques-Cartier, où il s'est suicidé. «La productrice torontoise m'avait interdit de le faire. Je l'ai fait à mes frais et quand elle l'a su, elle m'a interdit d'utiliser ces plans. Mais, finalement, j'ai voulu le faire et ça a failli faire dérailler le film.»

Pourquoi la productrice y était-elle opposée? «Elle voulait utiliser son mari comme caméraman. Imaginez, un unilingue torontois pour un film sur Claude Jutra! Je crois que son mari voulait avoir toutes les images du film.»

N'était-il pas possible de refaire les plans avec le caméraman torontois? «On me l'a proposé. Mais je n'ai pas voulu. Est-ce que les plans ont une âme? Je me pose vraiment la question. Pour moi, ça n'aurait pas été la même chose.»

Par après, elle a tenté sans succès de convaincre les institutions de financer un film dont le point de départ était cette série de plans entre le carré Saint-Louis et le pont Jacques-Cartier. Le titre prévu était **L'Amour du cinéma**. Mais après sept ans, elle a jeté l'éponge et panse maintenant ses plaies à l'ONF. 

